

les bahuts du rhumel

LES ANCIENS DES LYCEES DE CONSTANTINE

En manière d'éditorial

En manière d'éditorial, et pour ouvrir ce numéro 35 des "Bahuts", voici - célébrant le vingtième anniversaire de notre association - le texte de l'allocution prononcée, le samedi 11 octobre, à Aix-en-Provence, après l'assemblée générale, par Jo Pozzo di Borgo, président d'honneur de l'ALYC.

Ma chère et grande fratrie

Il y a vingt ans, Michel Sadeler méditait devant une photo de sa classe de troisième, quand son épouse Janine, qui passait par là, lui suggéra d'écrire à chacun de ceux qui se trouvaient sur le document.

L'idée était géniale, et le résultat ne se fit pas attendre.

Tous les Anciens contactés répondirent "présent!", et le bouche à oreille - ou, comme on dit chez nous, le "téléphone arabe" - faisant le reste, ce fut le commencement d'une formidable aventure.

Ce pari fou qui consistait à rassembler trois ou quatre cents personnes disséminées sur l'Hexagone par le vent mauvais de l'Histoire fut gagné.

Michel et Janine recherchèrent alors le lieu où pourrait se tenir la première rencontre, et ce fut à l'Auberge du Belvédère d'Eguilles, à deux pas d'Aix en Provence, chez un ancien de notre bahut, Tintin Staletti qui est aujourd'hui avec nous, accompagné de son épouse; je leur dis notre joie, et je les assure de notre affection fraternelle.

Je ne m'étendrai pas sur ces retrouvailles qui ont fait l'objet de plusieurs articles dans "Les Bahuts du Rhumel", enfant chéri de Jean Benoit.

Je voudrais seulement rendre hommage à l'obstination qu'il fallut déployer pour réaliser cette chevauchée invraisemblable qui - en vingt ans - nous conduisit sur les routes de France, en Espagne, en Grèce, en Egypte, en Terre sainte, en Italie, en Hongrie, voire en Autriche où notre cher hymne "Les Africains" fut entonné par des Japonais, dans une auberge où, jadis, des nazis ripaillèrent.

Il fallait des statuts à ce groupement. Michel reprit ceux que j'avais rédigés, en Algérie, lorsque - élu président - j'avais fait renaître de ses cendres l'As-

●●● suite dans la page centrale



● Surprise attendue - mais sujet inattendu - samedi 11 octobre, au château de la Pioline d'Aix en Provence, à la fin du repas de gala marquant le vingtième anniversaire de notre ALYC: la pièce de pâtisserie réalisée par Bertrand Marinot, représentait un symbolique pont suspendu de Sidi M'Cid, derrière lequel (photo du haut) Jean Malpel et Jo Pozzo di Borgo, nos présidents, se firent une joie de poser en compagnie du maître glacier.

● Au-dessous, le clocher de l'abbaye cistercienne de Sénanque, par la visite de laquelle se termina la journée touristique de dimanche 12.

● Ci-dessous, entretiens fraternels de petits groupes autour d'une des jolies fontaines parant les jardins de notre Novotel d'Aix.



Adieu!

Murmure d'émotion - lors de l'assemblée générale d'octobre - quand Jean Malpel annonça le décès de M. Hartz qui fut le dernier professeur du lycée de garçons ayant exercé avant la guerre de 1939-45. En troisième page, notre camarade René Louis Vallée dit un ultime adieu à ce vénérable maître, en évoquant cet enseignant dont il fut jadis un brillant élève.

Aix 2003

La réunion des 20 ans

● Vendredi 10 octobre. Ouf! des bagages parvenus à l'accueil, du Novotel (le bon, car il en est un second, à Aix, où certains ont pu s'égarer), premiers contacts lèvres-joues ou tape-dur-le-dos, examen des panneaux photographiques scotchés par Renée Fleck, investissement de compagnies de verres et de pichets à panse emplie de liquide chaud ou glacé, signature des mandats expédiés par les camarades absents, tables d'hôtes communicatives d'euphorie et vague impression que - déjà - tout cela passe très vite, trop vite...

● Samedi 11. Matinée d'assemblée générale, où l'on retrouve le couple Staletti qui fut notre hôte à Eguilles. Suit, la traditionnelle liturgie bureau, micro, memento, propos, totaux, Pozzo, bravos... que suit l'apéritif en plein air... que suit le buffet de l'heure méridienne... que suit la montée en car pour la "classe-promenade", à la diligence d'une Marie-Chantal pas snob du tout et d'une Chantal tout court.

En avant toute pour la découverte d'Aix (Aqua Sextia, Ais en Provençou) aux eaux jaillissantes. Y vécurent, bien avant notre ère, des ethnies Celtes-Ligures qui précéderent les Romains.

Dès le Vème siècle, le christianisme implante à Aix le siège de l'évêché puis de la province ecclésiastique.

En 1182, les comtes de Provence y ont leur palais, dans la cité ceinte de remparts circulaires, au cœur de laquelle s'élève la cathédrale Saint-Sauveur.

Selon la légende, ce sanctuaire fut édifié sur un temple d'Apollon. Son architecture ne cessera d'évoluer, entre les Vème et XVIIIème siècles: tout d'abord, baptistère octogonal; puis portail et mur roman d'une part, portail gothique d'autre part, surmonté d'un clocher édifié entre 1325 et 1425; d'où trois nefs (romane, gothique, baroque). Le cloître est du XIIème siècle; ses galeries charpentées surmontent des piliers dont la décoration des chapiteaux s'inspire de motifs fantastiques où prenant leur source dans les évangiles.

Au XVème siècle, Louis d'Anjou fonde l'Université, ouvrant la porte à un âge doré qui sera totalement épanoui lorsque règnera ce roi René dont la statue domine toujours le haut du cours Mirabeau. Depuis cette époque, le clocher de la cathédrale veille sur une ville qui ne sera ratta-



chée au royaume de France qu'à partir de 1480, mais refusera, deux siècles encore, la centralisation monarchique; seul le Roi Soleil contraindra la rebelle à se faire courtisane.

Dès lors, l'espace architectural déborde le cœur médiéval, car, dès 1646, aristocrates, notables, magistrats s'installent quartier Mazarin, créé par le frère du cardinal, avec - à la place des remparts - un cours à carrosses qui deviendra le cours Mirabeau. C'est là que s'admirent les façades richement décorées des hôtels particuliers, dont les lourdes portes aux heurtoirs de bronze défendent de secrets jardins à la française.

L'Hôtel de Ville d'architecture italienne laisse admirer son portail en corbeille de fer qui introduit un escalier d'honneur à double révolution. Il trône là, depuis le XVème siècle, au pied d'un beffroi enrichi d'une horloge astronomique.

En descendant vers la place et l'hôtel d'Albertas, se découvre la magie d'une scène de théâtre évoquant le style des places royales parisiennes, et, plus loin, l'hôtel Boyer d'Eguilles qui abrite le Museum d'histoire naturelle, enfin, le cours Mirabeau.

Cet itinéraire pédestre qui s'entrecroise avec des "clous" à l'initiale de Cézanne, permet de retrouver les quartiers et les lieux où vécut le peintre. Voici d'abord l'atelier-musée des Lauves où - aux jours gris - l'artiste aimait se trouver parmi les objets familiers dont il fit le sujet de ses natures mortes. Par beau temps, il partait peindre "sur le motif", plantant son chevalet chemin de la Marguerite par exemple, point de vue élevé d'où il pouvait détailler cette montagne Sainte-Victoire dont il fit onze huiles et sept aquarelles aujourd'hui admirées dans les grands musées du monde entier.

Voici la chapellerie Carbonnel, la banque familiale, le "Café Beaufort", rendez-vous des artistes contestataires, le "Café des Deux Garçons" - autre lieu de rencontre -

● suite en septième page



● En haut, une des trois tables d'hôtes, le vendredi soir: de gauche à droite, Raoul Pinaud, Marcel et Sophie Adida, Emile Nizier, Pierre et Françoise Zécri, Rolande Nizier, Jean-Marie et Paule Sallée, Jean Malpel, Betty Philip-Brancher.

● Au-dessous, conciliabules de fin de repas entre "filles de profs", Janine Rutterford-Fargeix et Jacqueline Lachaussée-Senckisen.

● Puis deux clichés pris samedi, après que l'assemblée générale eut quelque peu asséché les gosiers.

● En bas, un groupe souriant, à la sortie de l'assemblée générale qui eut lieu dans les bâtiments du fond.

ALYC 2003

● suite de la deuxième page
la faculté de Droit où Paul dut se faire inscrire, à la demande de son père, et enfin l'appartement de Mme Cézanne mère, au 30 cours Mirabeau, où il se rendit, chaque soir, de juin à septembre 1897, pour dîner...

Dîner! il est grand temps d'aller savourer celui - de gala - qui attend le beau monde ALYCéen au château de la Pioline, édifice classé descendant d'un ancêtre qui fut moulin au seuil du XIVème siècle.

Chaque table se singularise par le nom d'une rue de Constantine, et le menu garni de raphia annonce: Nage de crustacés légèrement safranée, sommités de brocolis et croustillant de vitelotte, Suprême de volaille farcie aux morilles et barigoule d'artichaut violet à la coriandre, Dessert aux fruits rouges, tandis que Michel Challande projette des dias rapportées de Constantine par Paul Clementi.

Pour pérenniser les chaleureux applaudissements des convives, la plume de notre président part inscrire, sur le Livre d'or: "Quel plus beau cadre, agréable, prestigieux, parfaitement organisé en matière d'accueil, que ce château de la Pioline, pour célébrer le 20ème anniversaire de l'ALYC, association des Anciens des lycées de Constantine! Et merci à Mme Nelly Amar - elle-même native de Constantine - qui nous a si bien reçus"...

● Dimanche 12. Figure de proue de notre car, Marie-Chantal signale l'Arc, aux rives duquel Cézanne plaça ses baigneurs, la Torse que son nom suffit à décrire, la Durancé aux larges bancs de galets, témoins des canicules du récent été.

Passée la Fondation Vasarely, bref instant d'émotion à hauteur du petit village d'Eguilles, berceau de notre fratrie et siège inoubliable de nos premières assemblées.

Puis la garrigue, dont le nom vient du celte "caric": arbre du rocher. Le chêne vert, cet arbre? Ou le kermès qui s'élève, là, au milieu des sarriette, serpolet, laurier, farigoule (thym), odorantes plantes dont aime se parfumer la cuisine provençale...

Rappel historique des Celto-ligures qui, aux temps anciens, s'étaient opposés aux Massaliens. Ces derniers - alliés de la Ville Eternelle mais ignorant certaine fable de La Fontaine - appelèrent à l'aide les légions de Rome... inagrobis, laquelle - autre Gripeminaud - "mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre".

Voici Salon, ville ancienne, dont l'huile d'olive fit la fortune, au... XVème siècle. Et notre Marie-Chantal ne manque pas alors



d'évoquer un Salonais du XVIème siècle, qui fit ses études de médecine à Montpellier (où il rencontra peut-être Rabelais) et testa ces remèdes à base d'huiles essentielles qui constituent aujourd'hui une médecine douce... Son nom? Le trouvera-t-on s'il est précisé qu'outre son intérêt pour la confiserie et la cosmétologie, ses "Centuries" excitent encore périodiquement quelques imaginatifs? Oui, c'est Nostradamus!

Voici que se profile maintenant le Luberon, grande chaîne de 63 kilomètres, qui culmine 1125 mètres au-dessus du Cucuron. C'est une frontière climatique: son versant nord est couvert de 100.000 hectares de chênes verts et de cèdres de l'Atlas; sa face sud abrite - elle - des cultures méditerranéennes.

Grâce au sol patiemment élaboré par le delta fossile de la Durancé et aux deux canaux construits au cours du XIXème siècle, la région produit melons, pastèques, pêches, tomates, fraises, pommes, poires, cerises... celles qui ont peut-être inspiré le refrain "y'en a qu'une, y'en a qu'une" de la vieille comptine de notre enfance.

Signalé en bord de route par un énorme melon sculpté, Cavaillon abrite la maison de Pétrarque, humaniste et grand poète italien né en 1304, fils d'un notaire d'Arezzo exilé et installé en Avignon. C'est dans cette cité des Papes qu'il rencontra, en 1327, la belle Laure de Noves qui devait bouleverser sa vie. Brûlant d'un amour sans espoir - la dame était non seulement mariée mais aussi vertueuse - il se retira à Fontaine de Vaucluse (vallis clausa) pour chanter son amour platonique.

Bien que cette histoire soit lointaine, comment ne pas en être touché, dans la si poétique vallée où la Sorgue (plus tard chantée par René Char) coule sur son lit d'éméraude? Ne retrouve-t-on pas, dans cette rivière où s'allongent de souples végétations, les verts qu'employait Cézanne dans ses paysages d'arbres et d'eaux? Sa mort...

● suite en dernière page.



● Au repas de gala, Edith et Lucette Labat, Françoise et Michel Challande, Nelly Amar - notre hôtesse de la soirée, originaire du Vieux Rocher cirtéen - et André Labat. ● Au dessous, successivement, Jeanne et le Dr Jacques Meschi, puis le couple Janine et Christian Cautrès, puis Jacqueline et Paul Fèvre, et Yvonne Toureau-Beugnot, tous trois plus anciens familiers d'Eguilles. ● En bas, groupe d'ALYCéens avant le repas du samedi midi; et, au-dessus à gauche, un grand pavois de serviettes blanches en éventail, aux tables du dîner de gala, comme n'en eurent jamais - même pour la Saint-Charlemagne - les réfectoires des bahuts d'antan...



● suite de la page précédente
deste résurgence au raz des gros rochers qu'elle enjambe tumultueusement en d'autres saisons - sous sa voûte impressionnante - garde son mystère: 315 mètres de profondeur!

Après un coup d'œil au moulin ancien à grande roue, grâce auquel les vieux chiffons - mais pas n'importe lesquels - se transforment en somptueux papier, arrive le temps des achats dans les boutiques de produits régionaux parmi lesquels les santons naïfs et enluminés tiennent toujours la vedette.

Du car, un bref salut à la statue de saint Véran qui, jadis, débarrassa la Sorgue du Coulobre, un dragon qui terrifiait le pays. Blessé mais non tué, le monstre s'envola jusqu'à ce village des Alpes - le plus haut de France - qui porte désormais le nom du bienheureux.

Et voici l'heure de l'escale gastronomique à "La Farigoule", sympathique petit restaurant familial où se savourent des darnes d'omelette froide à la tapenade, l'écrin feuilleté du saumon de la Durance, le noir civet du *conih de la garic* à longues oreilles, et le dessert glacé maison.

Délicieux repas qui va permettre d'affronter la rigueur des ascèses cisterciennes, en la proche abbaye de Sénanque. Abrisée des regards, elle semble méditer au centre d'une vallée où les champs d'odorante lavande assègent ses froides pierres de monastère trappiste.

Les édifices de ce genre étaient toujours bâtis non loin d'une rivière, et le point le plus élevé du site recevait la chapelle, autour de laquelle venaient se grouper les autres constructions.

En Provence, trois abbayes du même type furent construites au XII^{ème} siècle, où se "retiraient du monde", des moines de choeur (de famille noble en général) et des frères convers issus de la rotture. Aux premiers, la prêtrise, la psalmodie des heures canonales, la copie et l'enluminure des épais manuscrits; aux seconds, les rudes travaux domestiques et la culture du sol.

De nos jours - où la règle monastique veille à plus d'égalité - six moines venus des îles de Lérins sont là, pour assurer la permanence d'une vie de prière et de labeur: le fameux adage "ora et labora" cher à toute la famille issue de saint Benoît.

Une rude épreuve nous attend, au moment d'avoir accès au monde du silence: la traversée de la librairie envahie par une foule comparable à celle d'un métro aux heures de pointe.



Passé ce cap, c'est le divin silence. Voici le froid sanctuaire où, sept fois le jour, s'élève la récitation alternante d'un des 150 psaumes bibliques. Tout proche, est le dortoir où les moines blancs à scapulaire noir s'allongeaient côte à côte sur leurs rustiques paillasses.

Au mur, sont fixés d'anciens outils qui laissent rêver: des pioches de carrier d'un poids plus que respectable, ou des scies géantes destinées à attaquer la pierre, dont les dents auraient pu équiper la mâchoire du Coulobre évoqué dans la matinée.

Là, le carré (toute l'architecture du monastère cistercien n'est qu'une multiplication de carrés), le carré, donc, de la salle du chapitre compte trois niveaux de hautes marches, où - autour du lutrin central - les moines s'asseyaient pour orienter leur vie tant spirituelle que matérielle.

Et là enfin, le scriptorium, pièce à peine un peu moins vaste que les autres, où l'unique et géante cheminée de tout le couvent permettait aux copistes d'accomplir leur tâche sans que gèlent l'encre de leurs écritures... et la chair de leurs doigts.

Pour conclure, bref passage à Gordes, citée aux étroites petites rues pittoresques, bâtie sur un éperon rocheux que coiffe un château fort médiéval des plus imposants, curieusement concurrencé par un second château... de style Renaissance, lui.

Congé pris d'un des plus beaux villages de France, le cap est mis sur Aix, où de courageux danseurs - au-delà du dernier buffet pris en commun - s'appliqueront à retarder l'instant de l'au revoir en occupant la piste de danse jusqu'à l'heure que fixa la fée, sa marraine, à Cendrillon...

- Reportage collectif
Monique ORSETTI RODRIGUEZ
Suzanne LE NOANE MUSSET
Janine RUTTERFORD FARGEIX
et leur petit gîte-sauce.
- Photographies
Renée FLECK ALAIZE
Yvonne TOUREAU BEUGNOT.

● Ci-dessus, de gauche à droite, Liliane Pietri-Dol, Dolly Martin-Ayoun, Marie-Louise et Jean Baldino, face au couple Lachaussée-Senckeisen, au cours du repas dominical de midi à "La Farigoule".

● Ci-dessous, petit moment de pause du couple Arthaud et James Cohen, d'une part, Michelle Péhau et Marie-Pierre Vellard, d'autre part, en attendant l'arrivée du car.

● Plus bas, deux de nos trois sympathiques reporters: Monique et Suzanne.

● En bas, la traditionnelle "photo de famille", sur les marches du Novotel, à l'issue de l'assemblée générale.



Ade! und letzte Gedenken an Herr Professor Hartz!

Notre assemblée générale d'octobre 2003 restera gravée dans ma mémoire intime par la disparition de l'excellent professeur de langue allemande du lycée d'Aumale que fut le professeur Robert Hartz; lui qui sut faire connaître à tous ses élèves cette grande pensée de Johann Wolfgang Goethe, le plus célèbre des écrivains allemands, auteur bien connu de l'histoire de "La Damnation du Docteur Faust", et qui considérait la langue allemande comme une langue très difficile, bien que demeurant, sans conteste, une langue de poètes et de penseurs.



Mme et M. Hartz en 1932, année où elle rejoignit son époux à Constantine, et enseigna les lettres au lycée de garçons.

Je conserve la mémoire inaltérée de ces poésies que le professeur Hartz nous avait enseignées: "Trouvaille" (Gefunden), "Le Roi des aulnes" (Erlkönig), le charmant lied de Schubert, "Le Tilleul" (Der Lindenbaum), et ce chant patriotique "Der gute Kamerad" qui accompagne toujours un militaire tombé au Champ d'Honneur, chant que notre professeur nous avait exhortés - pour nous l'apprendre - à chanter, de concert avec lui "Also! Alle im Chor": allons! tous en chœur!

Der gute Kamerad

Ich hatt' einen Kameraden, (1)
einen bessern findst Du nit.
Die Trommel schlug zum Schreite,
Er ging an meiner Seite
in gleichem Schritt und Tritt.

(noch einmal)

Eine Kugel kam geflogen,
gilt es Mir?
oder gilt es Dir?
Ihn hat es weggerissen,
Er liegt Mir vor den Füßen,
Als wär's ein Stück von Mir.

(noch einmal)

Will Mir die Hand noch reichen,
derweil Ich eben lad.

Kann Dir die Hand nicht geben,
doch beibst Du im ew'gen Leben,
mein guter Kamerad.

(noch einmal)

Aujourd'hui encore - en récapitulant cette lointaine époque de ma vie - j'ai l'impression de connaître un plus grand nombre de poésies en allemand que je n'en saurais connaître en français.

Le professeur Hartz était né Allemand: c'est ce qu'il affirmait en toute simplicité. Natif d'Alsace avant la Grande Guerre, il aimait la langue allemande et il parlait couramment et sans accent le "haut allemand" qu'il disait - avec un sourire aux lèvres - avoir été tiré du bas saxon par le moine Martin Luther qui était lui-même natif de Saxe.

Il aimait de même, et tout autant, cette langue française qu'il avait dû apprendre, dans sa jeunesse, comme une langue étrangère. Est-il utile de préciser qu'il la parlait également de manière châtiée, sans le moindre accent tudesque, détenteur qu'il était, en France, de l'agrégation de lettres.

Français, il l'était aussi, comme officier de réserve dans "La Royale", et j'avais eu la surprise, l'honneur et la fierté d'admirer ses trois galons d'or de lieutenant de vaisseau, lors d'un voyage fait en sa compagnie, entre Constantine et Alger, dans un train militaire, en 1942.

Sur le plan tant pédagogique qu'humain, il avait une qualité fort appréciée de ses élèves, que révélaient ses sentiments de sympathie pour toutes les ethnies qui acceptaient de recevoir les enseignements dispensés par la France en Algérie.

Il avait analysé l'âme allemande avec ferveur et justesse, et nous l'avait fait toucher du doigt en se référant à la poésie d'Heinrich Heine intitulée "Die Lorelei", où une mystérieuse jeune fille d'une incomparable beauté, couverte de bijoux, apparaissait - au sommet d'un rocher dominant le Rhin, dans l'incendie du couchant - aux regards médusés d'un batelier qui remontait le fleuve sinueux et parsemé d'écueils en cet endroit précis.

Subjugué par la vision féérique de cette magnifique jeune femme, le batelier conservait les yeux fixés vers le sommet du promontoire, pour venir heurter, de son frêle esquif, les dangereux rochers à fleur d'eau, et mourir, englouti dans les flots tumultueux...

La belle jeune fille - nous expliquait notre professeur Hartz - représentait symboliquement le rêve d'hégémonie qu'ont toujours eu les Allemands (dont l'hymne national est le "Deutschland über alles"), et le naufrage du batelier n'était que l'image symbolique de la défaite à laquelle s'expose sans cesse le malheureux peuple germanique.



M. Robert Hartz en 1931, année où - agrégé d'allemand frais émoulu - il commença son enseignement au lycée de garçons.

J'aurais tellement voulu écrire ces lignes au temps où le professeur était encore parmi nous; le sort - hélas! - en a décidé autrement, et, du fond du cœur, je le regrette bien amèrement!

René Louis VALLÉE
Aumale 1936-1945

1 - Traduction

Le Bon Camarade

J'avais un camarade, on ne pouvait en trouver de meilleur. Quand le tambour battait la charge, il allait à mes côtés, **au même pas, à la même allure** (bis). Une balle nous vint en sifflant: serait-elle pour moi? Serait-elle pour lui? C'est lui qu'elle a fauché, le voici gisant à mes pieds, **comme une propre part de moi-même** (bis). Il veut encore me serrer la main alors que je rechargeais mon arme. Je ne puis te tendre la main, mais demeure, pour l'éternité, **mon bon camarade!** (bis).

● Titre: "Adieu! et ultime souvenir de M. le professeur Hartz!"

les bahuts du rhumel

ALYC

- Président Jean Malpel
505, rue Pipe-Souris
77350 Le Mée sur Seine
01 64 37 15 40
- V. Présidente Janine Sadeler
160, avenue du 2ème-Spahis
83110 Sanary
04 94 74 64 86
- Trésorier Michel Challande
85, avenue du Pont-Juvénal
34000 Montpellier
04 67 99 34 39
- Secrétaire Bruno Rimbart
117, rue Saint-Dominique
75007 Paris
01 45 51 63 42

LES BAHUTS DU RHUMEL

- Jean Benoit
440, route de Vulmix (A 36)
73700 Bourg Saint-Maurice
04 79 07 29 31



Quand - en blouse noire - il esquissait quelques pas de danse dans la cour du "petit lycée", avec Guy Oberdorff, tandis que le tandem Maurice Bonvino René Meyère en faisait autant, au son de l'harmonica d'Alexis son frère, Jo Pozzo di Borgo ne se doutait pas que, quelque 65 ans plus tard, il chanterait une fratrie ALYCéenne regroupant filles de Laveran et garçons d'Aumale, pour célébrer - en qualité de président d'honneur - les 20 ans de notre association à Aix-en-Provence.

Ma chère et grande fratrie

●●● suite de la première page
socation des Anciens du lycée de garçons de Constantine. C'est à la reconnaissance de cette première renaissance que je dois, aujourd'hui, ma qualité de Président d'Honneur de l'ALYC.

Vingt ans après, notre fratrie est toujours là, fortifiée par du sang nouveau, et enrichie par l'arrivée de nos charmantes consœurs de Laveran.

Vingt ans après, notre fratrie est là, vivante et bruisante. Hélas! - et nous le regrettons profondément - Michel et Janine, cloués à Sanary par des accrocs de santé, sont absents aujourd'hui. Nous leur renouvelons nos félicitations fraternelles pour l'oeuvre qu'ils ont accomplie.

Notre fratrie, c'est aussi - dans sa continuité - la manifestation de notre reconnaissance à l'égard de nos maîtres, et le sentiment d'appartenir à une organisation singulière, reconstruite dans le temps et l'espace avec la volonté de renouer avec notre passé et d'affirmer nos racines communes.

Merci à tous ceux et aussi à toutes celles qui, depuis vingt ans, ont entretenu la flamme que deux d'entre nous avaient su allumer!

Merci aux pionniers, à ceux qui ont donné leur temps et leur peine pour que nous en soyons là aujourd'hui. Les nommer me conduirait certainement à commettre plusieurs oublis regrettables, mais je suis sûr qu'ils sont tous présents dans votre mémoire.

Merci à Jean Malpel, merci à Michel Challande et à l'équipe. Tels des "vestales" modernes, ils ont entretenu la flamme et élargi le cercle de notre fratrie. Merci et chapeau à Jean Benoit qui réalise inlassablement les "Bahuts", véritable colonne vertébrale de notre union.

Vingt ans déjà! Combien des nôtres sont tombés au long du chemin! Leur présence, là, dans cette salle, est pourtant perceptible, et je sais qu'ils sont vivants autour de nous.

Vingt ans déjà! De nouvelles générations nous ont rejoints.

Je voudrais leur demander, au nom des Anciens, de garder, à cette association, le caractère qui la distingue de toutes les autres: celui d'une grande, d'une formidable famille, d'une formidable fratrie.

Assurez-en, je vous prie, la pérennité, elle en vaut la peine...

Ce chant pour tes 20 ans

J'ai longtemps regretté de n'être pas poète.
La musique des mots est un ravissement
Qui permet - calmement, sans crier à tue-tête -
D'exposer posément tout ce que l'on ressent.

Aujourd'hui, quelle joie de me sentir poète
Pour t'offrir, en écriin, l'or de mes sentiments,
Et pouvoir déposer, en ce beau jour de fête,
Les roses de la vie au pied de tes vingt ans.

Micheline à tous les étages

J'ai fait mon entrée au vénérable lycée Laveran de la rue Clemenceau, à Constantine, au mois d'octobre 1948.

La directrice en était alors Mlle Guiscafré, une directrice dont la personnalité a profondément marqué cet établissement. Elle était aussi juste que sévère, et elle exigeait de ses élèves, une discipline très stricte.

Je me souviens, à ce sujet, qu'un jour, en sortant de classe, j'avais endossé ma veste sans enfile les manches, la laissant ainsi flotter sur mes épaules.

Comme elle assistait à nos entrées et nos sorties sans exception, elle eut tôt fait de me repérer, me fit sortir du rang et me dit: "Il faut, soit enfile vos manches, soit porter votre veste pliée sur votre bras; votre façon de faire est trop laisser-aller".

Une autre fois, il m'arriva d'avoir oublié ma carte de sortie, obligatoire pour les jours où les cours se terminaient à 11 heures.

J'essayai donc de me faufiler au milieu de mes condisciples... en vain: du haut des escaliers, son regard d'aigle me repéra. Elle m'interpella, me demanda ma carte... et j'en fus quitte pour aller attendre que sonne midi en permanence.

Un an plus tard, elle quitta Constantine pour Alger, et fut remplacée par une Mlle Carrau dont le style devait s'avérer totalement différent.

Avant de revenir - comme en apothéose - à Mlle Guiscafré, j'aimerais maintenant citer le nom de quelques-unes de nos professeurs, parmi les plus anciennes ou les plus marquantes.

Les élèves de 6ème et 5ème avaient, en lettres, Mme Mariaud. En 4ème, Mlle Jubal enseignait le français, le latin et le grec; en 3ème, Mlle Elghozi; en 1ère, Mlle Zannettacci.

Autre professeur de 1ère, Mlle Videau. Bien que protestante, elle nous avait incitées à lire "L'Introduction à la vie dévote" de François de Sales, et avait fait figurer cet ouvrage dans la bibliothèque de la classe.

Pour l'anglais, Mme Orth, Mlle Martin, Michelet, Delord et Sultan se partageaient les diverses classes; Mmes Orth et Sultan étaient excellentes enseignantes, très estimées et aimées. Quant à Mlle Delord, en 1ère, elle essaya, bien en vain, de nous initier à la conversation en anglais...

En allemand, chez M. Zinat, j'obtins de bonnes notes; sans trop me fatiguer puisque j'allais abandonner cette lan-

gue, à partir de la seconde, au bénéfice des mathématiques... C'est dire s'il était bon professeur!

En mathématiques, les professeurs changeaient à peu près tous les ans; cependant, je me souviens de Mlle Cons, une Chambérienne, copieusement chahutée bien que bonne enseignante, et - à l'opposé - de Mlle Foulquier qui savait se rendre redoutable.

Mme Nippert et Mlle Nicolaï enseignaient en histoire et géographie, Mmes Poggi et Panza en gymnastique, Mlle Fleury en sciences naturelles.

En musique, une Mlle Durand (professeur en quatrième) passa le relais à une autre Mlle Durand (professeur en troisième celle-là) laquelle mit l'histoire de la musique à son programme, assortie de dictées musicales, ce qui me permit d'améliorer mes notes, le chant n'étant pas mon fort.

En couture, officiait Mme Olivès, que d'autres connaissent sous le nom de Mariaud. Les cancras en la matière prétendaient qu'après composition, elle opérait notre classement en ramassant une à une les pièces d'étoffe - de la plus proche à la plus lointaine - après les avoir jetées. Il est vrai qu'au lycée de garçons, on prêtait volontiers les mêmes pratiques à son beau-frère M. Hauvet, professeur de sciences naturelles.

En physique et chimie, Mme Maury était réputée "terreur du lycée", et rares étaient celles qui trouvaient grâce à ses yeux. Cependant, nous étions parfois tranquilles, quand, le lundi matin, elle rentrait d'un dimanche passé dans les neiges de Petite Kabylie ou de la région de Batna, et somnolait alors quelque peu.

En octobre 1952, nous primes enfin possession du nouveau Laveran, au Coudiat. Il était beaucoup plus vaste que celui de la rue Nationale mais bien moins fonctionnel: avec quatre niveaux sans ascenseur, où les plus âgées - ou les moins sportives - arrivaient essouffées au dernier étage.

Sans cesse, il fallait descendre et remonter chaque fois qu'on devait changer d'aile, les couloirs ne faisant pas le tour des bâtiments. Un avantage cependant: on ne voyait plus du tout notre Directrice, sinon pour la remise des notes trimestrielles.

Mais revenons un peu au bon vieux Laveran de la rue Nationale, pour évoquer encore une fois sa célèbre directrice, Micheline Guiscafré.

A la fin d'une année scolaire, on découvrit, écrits sur

les murs du vieux bahut, les mots suivants:

"Lycée Laveran... Confort moderne: eau, gaz, électricité, Micheline à tous les étages".

C'était une flagrante allusion à l'omniprésence (pour ne pas dire au don d'ubiquité) de notre directrice.

L'inscription disparut. On ne fit nulle recherche de fautes... mais, le dernier dimanche de juin, peu de jours avant les vacances scolaires, toutes les pensionnaires furent impitoyablement consignées...

En 1954, avec une autre camarade, j'entrai - pour un an - en classe de mathématiques au lycée de garçons.

Notre professeur de mathématiques, M. Senckeisen, était trop érudit pour nous, si bien que, le jour de l'examen, nous étions désorientés par la facilité du problème qui nous était proposé, et nous cherchions des difficultés là où il n'y en avait pas.

Autres professeurs, Mme Bouzaher en sciences naturelles, et M. Poli en anglais, enseignant qui devait faire face, en même temps, aux "mathéux" et aux élèves de scien-

ces expérimentales... d'où, très souvent, chahut!

En histoire et géographie, M. Marion surveillait la classe, pendant chaque composition, en lisant ostensiblement "La Dépêche de Constantine" largement déployée devant lui... Il y avait fait un trou, et repérait ainsi les gros malins qui croyaient pouvoir copier en toute tranquillité.

Pour finir, une petite anecdote ayant trait à Laveran et Aumale en même temps - qui s'en souvient?

Il était d'usage, depuis 40, d'accorder congé, le jour du Mardi-Gras, aux élèves des deux établissements.

Mais, une année, le deuxième trimestre se trouva être particulièrement court, de sorte que Mlle Guiscafré supprima cette journée si appréciée, au grand dam des élèves.

Alors, les externes "firent grève". Quant à nos amies internes, ce furent les lycéens d'Aumale qui vinrent les délivrer en donnant l'assaut rue Nationale.

Désormais, "notre" Mardi-Gras devint intouchable.

Marie-Pierre VELLARD.



De haut en bas et de gauche à droite, Herriot, Luciani, Touitou, Bouvet, Mari, Alessandra, M. Senckeisen, Ben Lasri, Barrière, Colnag, Claudette Guillot, Marie Pierre Vellard, Larabat, Can, règle, équerre momentanément séparés du tableau noir, le te

Math

eline à tous les étages

ue, à partir de la seconde, au bénéfice des mathématiques... c'est dire s'il était bon professeur!

En mathématiques, les professeurs changeaient à peu près tous les ans; cependant, me souviens de Mlle Cons, ne Chambérienne, copieusement chahutée bien que bonne enseignante, et - à l'opposé - de Mlle Foulquier qui savait rendre redoutable.

Mme Nippert et Mlle Nicot enseignaient en histoire et géographie, Mmes Poggi et Anza en gymnastique, Mlle Heury en sciences naturelles.

En musique, une Mlle Durand (professeur en quatrième) passa le relais à une autre Mlle Durand (professeur en troisième celle-là) laquelle fit l'histoire de la musique à son programme, assortie de dictées musicales, ce qui me permit d'améliorer mes notes, chant n'étant pas mon fort.

En couture, officiait Mme Olivès, que d'autres connaissent sous le nom de Mariaud. Ses cancrs en la matière préféraient qu'après composition, elle opérât notre classe - en ramassant une à une les pièces d'étoffe - de la plus proche à la plus lointaine - après les avoir jetées. Il est vrai qu'au lycée de garçons, on prêtait volontiers les mêmes pratiques à son beau-frère M. Hauvet, professeur de sciences naturelles.

En physique et chimie, Mme Maury était réputée "terreur du lycée", et rares étaient ceux qui trouvaient grâce à ses yeux. Cependant, nous étions parfois tranquilles, quand, le lundi matin, elle rentrait d'un dimanche passé dans les neiges de Petite Kabylie ou de la région de Batna, et somnolait alors quelque peu.

En octobre 1952, nous prîmes enfin possession du nouveau Laveran, au Coudiat. Il était beaucoup plus vaste que celui de la rue Nationale mais rien moins fonctionnel: avec quatre niveaux sans ascenseur, où les plus âgées - ou les moins sportives - arrivaient essouffées au dernier étage.

Sans cesse, il fallait descendre et remonter chaque fois qu'on devait changer d'aile, les couloirs ne faisant pas le tour des bâtiments. Un avantage cependant: on ne voyait plus du tout notre Directrice, non pour la remise des notes trimestrielles.

Mais revenons un peu au vieux Laveran de la rue Nationale, pour évoquer encore une fois sa célèbre directrice, Micheline Guiscafré.

A la fin d'une année scolaire, on découvrit, écrits sur

les murs du vieux bahut, les mots suivants:

"Lycée Laveran... Confort moderne: eau, gaz, électricité, Micheline à tous les étages".

C'était une flagrante allusion à l'omniprésence (pour ne pas dire au don d'ubiquité) de notre directrice.

L'inscription disparut. On ne fit nulle recherche de fautes... mais, le dernier dimanche de juin, peu de jours avant les vacances scolaires, toutes les pensionnaires furent impitoyablement consignées....

En 1954, avec une autre camarade, j'entrai - pour un an - en classe de mathématiques au lycée de garçons.

Notre professeur de mathématiques, M. Senckisen, était trop érudit pour nous, si bien que, le jour de l'examen, nous étions désorientés par la facilité du problème qui nous était proposé, et nous cherchions des difficultés là où il n'y en avait pas.

Autres professeurs, Mme Bouzaher en sciences naturelles, et M. Poli en anglais, enseignant qui devait faire face, en même temps, aux "mathéux" et aux élèves de sciences

expérimentales... d'où, très souvent, chahut!

En histoire et géographie, M. Marion surveillait la classe, pendant chaque composition, en lisant ostensiblement "La Dépêche de Constantine" largement déployée devant lui... Il y avait fait un trou, et repérait ainsi les gros malins qui croyaient pouvoir copier en toute tranquillité.

Pour finir, une petite anecdote ayant trait à Laveran et Aumale en même temps - qui s'en souvient?

Il était d'usage, depuis 40, d'accorder congé, le jour du Mardi-Gras, aux élèves des deux établissements.

Mais, une année, le deuxième trimestre se trouva être particulièrement court, de sorte que Mlle Guiscafré supprima cette journée si appréciée, au grand dam des élèves.

Alors, les externes "firent grève". Quant à nos amies internes, ce furent les lycéens d'Aumale qui vinrent les délivrer en donnant l'assaut rue Nationale.

Désormais, "notre" Mardi-Gras devint intouchable.

Marie-Pierre VELLARD.



"Mémée"

Dans ses impédimenta scolaires, Christiane Wolf a toujours possédé un appareil photographique pour saisir, au moment idéal, l'attitude d'un condisciple voire celle d'un professeur. Et, ci-dessus, en février 1955, sa "cible" fut Mlle Heurteaux - les élèves l'appelaient familièrement "Mémée" - qui enseignait diverses matières (dont les mathématiques) au lycée Laveran, mais devait être aussi surveillante générale au cours des années 50.



Math-Elem 1953-54

De haut en bas et de gauche à droite, Herriet, Luciani, Touitou, ?, ?, Zemmour, Guedj; puis Milland, Bouvet, Mari, Alessandra, M. Senckisen, Ben Lasri, Barrière, ?, Wolf; puis Hihl, Chami, Benoît de Colgnac, Claudette Guillot, Marie Pierre Vellard, Larabat, Cambette et Cauva... plus des compas, règle, équerre momentanément séparés du tableau noir, le temps d'une photo.

Frère potache souviens-toi!

suite du numéro 34

Matinée

Une fois les rationnaires assis, la "liberté d'expression" était enfin accordée par le maître d'internat (inutile de remettre en mémoire le brouhaha que cette rupture de silence engendrait) qui - muet - se promenait alors de long en large dans l'intervalle séparant les tables, fort de son autorité jamais contestée... Et d'ailleurs, il nous en aurait coûté cher: la dérive de mai 68 était encore lointaine.

Le chef de table officiait cérémonieusement: il n'y a pas comme le sentiment d'un epsilon de supériorité pour engendrer des dérives, et certains abusèrent parfois de ce pouvoir volatile et futile; les bagarres ou - mieux - les "donnades" qui s'ensuivaient, sur place ou dans la cour de récréation ont laissé, chez quelques-uns, des souvenirs cuisants.

● 7 heures 30

Avec la fin de ces matinales agapes, venait le retour au silence. Nous nous rendions alors, toujours deux par deux, dans nos salles d'étude respectives, afin d'y réviser rapidement nos leçons et de préparer nos affaires de classe.

Les salles d'étude nous avaient été attribuées, en début d'année, par niveau: de la classe enfantine à la philosophie, aux mathématiques élémentaires, ou aux sciences expérimentales.

Mais, dans la journée, elle servaient aussi de salles de cours, et c'est la raison pour laquelle - afin de mettre nos impédiments à l'abri - un casier nous avait été attribué (au début de chaque année scolaire) dans une batterie fixée aux murs de la salle, sur trois des côtés de celle-ci.

Chaque casier était "sécurisé" par un cadenas, à secret en général. Une étagère le séparait en deux à l'intérieur, et nous le tapissions avec plus ou moins de bonheur, suivant nos aptitudes à la décoration.



Parmi tous ces casiers parfois chèrement disputés, deux étaient particulièrement recherchés: situés aux angles des batteries, ils étaient d'une capacité plus importante que les autres, et l'on pouvait même en masquer une partie aux regards furtifs, ce qui permettait d'y ranger de petits secrets... Que de juvénile naïveté!

● 8 heures

Selon l'emploi du temps, nous allions vers nos différents professeurs, chacun d'eux disposant d'une salle de cours personnelle.

D'heure en heure, des interclasses permettaient la transhumance. Alors, l'établissement tout entier bruissait de rumeurs et de cris, le croisement dans les galeries étant prétexte à des bousculades qui engendraient souvent quelques... rencontres ultérieures.

Mais vite, un silence souverain, religieux, ne tardait pas à s'appesantir sur le lycée tout entier, où quelque éventuel visiteur n'aurait entendu, de porte en porte, que la voix familière de nos professeurs.

● 10 heures

Une pause! Pour couper la matinée de travail studieux. Elle permettait aux externes libres qui n'avaient plus cours dans la matinée, de quitter le lycée pour rentrer chez eux.

Tout le monde (ou presque) se précipitait alors vers la loge du brave pè-

re Orsini, notre concierge. Dans un mur de cette loge, s'ouvrait, vers la galerie, une petite lucarne d'environ 30 centimètres sur 30, qui permettait de voir, de choisir et d'acheter, outre les croissants et les pains au chocolat, des "boules", des "paniers", des "palmiers" et autres pâtisseries qui faisaient notre régal.

● 10 heures 15

Un roulement de tambour (plus tard, une sonnerie) nous remettait en rangs à la porte de la classe, pour la reprise du travail, tandis que les internes et les demi-pensionnaires qui n'avaient pas cours rejoignaient la salle de permanence où les attendait M. Méchin.

● Midi

Réfectoire. Avant d'y pénétrer, nous devions passer par la batterie de lavabos. Puis - toujours en silence - nous nous rangions par deux, pour ne franchir la porte que sur ordre du surveillant; et nous devions encore attendre son signal - une fois assis à nos places respectives - avant de pouvoir parler.

Nos repas étaient copieux et variés. A l'époque, la diététique n'en était qu'au stade du balbutiement, et nos menus comprenaient des lipides, des glucides et d'autres termes en "ide" qui feraient hurler, aujourd'hui, nos élites médicales...

Je cite - dans le désordre - brandade de morue, haricots de Soissons ou d'ailleurs (presque toujours germés mais tellement goûteux), lentilles, épinards à la crème (si denses et si épais qu'ils pouvaient souder entre elles toutes les assiettes de la table), omelettes de pommes de terre - gratinées à souhait - merlans en colère, soupe de poissons (inévitabile le vendredi), soupe de pois cassés, de légumes divers, broutard en sauce, couscous - oui! je dis bien couscous, au demeurant délicieux - tartes, crèmes ou fruits... J'en passe, et sûrement des meilleurs.

J'ai encore, dans mes oreilles, le bruit des machines à éplucher les légumes; j'ai dans les narines les odeurs de cuisine qui envahissaient les salles de classe bordant la troisième cour... Aux écrits du baccalauréat, la proche salle Roger-Moreau en était emplie.

Jo POZZO DI BORGO

Elites magistrales

Je voudrais insister sur la qualité exceptionnelle de nos maîtres. Ils ont formé des générations de savants, de fins intellectuels, d'hommes politiques éminents, de cadres supérieurs tant militaires que civils, de chercheurs, de médecins, de juristes, d'enseignants émérites - Normaliens supérieurs pour beaucoup d'entre eux. Un prestigieux maréchal de France a fréquenté notre bahut, et les généraux qui en sont sortis pourraient commander à plusieurs divisions.

Nos professeurs ne ménageaient ni leur temps, ni leur peine, ni leur argent personnel pour nous communiquer leur savoir, et la plupart étaient agrégés de l'Université.

J'ai beau me torturer l'esprit, je n'ai pas souvenir, au cours des douze années que j'ai passées au lycée, de les avoir vus une seule fois se mettre en grève.

Merci, chers Professeurs!

La plupart nous ont quittés, certains sont encore parmi nous, que nous réunissons tous dans l'expression de notre reconnaissance et notre respect.

(à suivre)